

# ESQUISSE DÉMOGRAPHIQUE

DE LA

# NOUVELLE-GALLES DU SUD

PAR

**M. le docteur CAUVIN**

Médecin de première classe de la marine française.

---

Extrait des *Annales de Démographie Internationale*

---

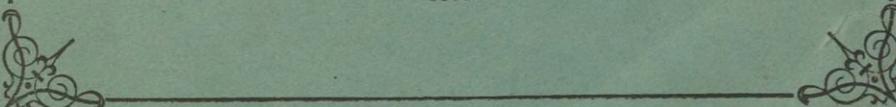
PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADEMIE DE MÉDECINE

120, boulevard Saint-Germain

1881





# ESQUISSE DÉMOGRAPHIQUE

DE LA

# NOUVELLE-GALLES DU SUD

PAR

**M. le docteur CAUVIN**

Médecin de première classe de la marine française.

---

Extrait des *Annales de Démographie Internationale*

---

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADEMIE DE MÉDECINE

120, boulevard Saint-Germain

1881



33085

# Errata

Page 26 ligne 8 au lieu de 13.42 lirez 73.42

Même page, lirez comme suit les lignes 14, 17, 19 et 21 :

Marine au cas	2.58	7.70	3.83	5.97	2.20	2.26	3.00	3.90
Marine au printemps	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00
Lopinache	100.00	98.91	100.00	100.00	92.00	75.77	76.77	76.46
Crois	28.00	25.10	21.3	35.71	7.17	..	80.45	83.73

Page 30 ligne 18	au lieu de	childbirth.	lirez	childbirth
- 35 - 36	—	Huskey	—	Huskey
- id - 38-39	—	Afforous	—	Afforous
- 39 - 33	—	Bourke	—	Bourke
- 40 - 15	—	ri'wui	—	ri'wui
- id - 24	—	Sarrington	—	Sarrington
- id - id	—	om'swulim	—	om'swulim
- 41 - 10	—	Pieyari	—	Pieyari
- 42 - 4	—	ow'osum	—	ow'osum

# ESQUISSE DÉMOGRAPHIQUE DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD

Par M. le docteur **CAUVIN**

Médecin de première classe de la marine française.

Lorsque l'on songe à la distance qui sépare l'Australie de l'Europe, à la longueur, aux périls même des traversées à une époque encore peu éloignée de nous, à la nécessité qui attendait l'émigrant de défricher un sol qui ne fournissait rien des choses auxquelles il était habitué, on ne peut, en voyant les colonies australiennes aujourd'hui, s'empêcher d'admirer la vitalité, l'esprit d'entreprise, d'initiative courageuse et opiniâtre qui a créé, dans ces terres lointaines, en un laps de temps relativement court, un groupe de sociétés si florissantes, si populeuses, si pleines d'avenir.

Le 26 janvier 1788, att jour où le capitaine Philip faisait pour la première fois flotter l'étendard royal d'Angleterre sur les rives de Port-Jackson, la population de la colonie embryonnaire était au nombre de 1030 âmes, savoir : 212 marins et soldats, 230 convicts mâles, 40 femmes de soldats et marins avec quelques enfants et 548 convicts femelles. Il y avait donc 442 hommes et 588 femmes ou enfants. Soixante-deux ans après, la population blanche s'élevait à 265,500. En 1851, une partie de son territoire méridional se détache de la Nouvelle-Galles du Sud pour former l'État de Victoria et réduit la population à 197,200 habitants ; mais la découverte de l'or à Bathurst suit de près celle des placers de Ballaarat, et en 1855 la Nouvelle-Galles comptait 277,600 habitants. En 1859 le district de Moreton-Bay se détache à son tour de la colonie mère et réclame son autonomie sous le nom de Queensland ; la Nouvelle-Galles du Sud comptait alors 336,000 âmes ; malgré la nouvelle réduction de son territoire, sa population ne cessait de s'accroître et s'élevait en 1860 à 348,000 âmes.

Au 1<sup>er</sup> avril 1871, le recensement décennal donne le chiffre de 503,981 habitants. La population était estimée durant les quatre dernières années aux chiffres suivants :

Au 31 décembre 1876 — 629,776.		Au 31 décembre 1878 — 693,743.
— — 1877 — 662,212.		— — 1879 — 734,282.

Il est certain que l'accroissement de la population est un effet et non une cause de la prospérité des colonies australiennes. Une com-

paraison entre les divers États le démontrerait surabondamment. Les étonnantes richesses cachées dans le sol de l'Australie orientale y ont appelé une multitude de bras alors que des fortunes qui tenaient du rêve s'acquéraient en quelques semaines ; mais nous devons reconnaître que, même en dehors du courant appelé par la découverte de l'or, le mouvement de la population durant les soixante premières années a été remarquable.

Quels sont les éléments qui forment cette population ? de quelle source provient sa progression constante ? quelle est sa natalité, sa mortalité, etc ? c'est ce que je vais exposer dans les pages suivantes en utilisant les données fournies par le *Statistical Board du Registrar general*.

Le *Statistical du Board Registrar general* est une publication qui fait honneur au sens pratique des Anglais. Pour une étude de démographie complète, il offre cependant de sérieuses lacunes : telle est l'absence d'indication de la nationalité dans les naissances, les mariages et les décès ; l'âge des conjoints n'est pas donné non plus, mais ils sont seulement divisés en majeurs et mineurs.

Il eût été certes désirable de pouvoir étudier séparément les divers éléments de la population, rechercher l'action sur eux des milieux, des conditions sociales, comme influences hydro-telluriques, et en particulier déterminer les lois de la vitalité des natifs ou créoles (*australian born*), dont la morphologie s'accuse différente de celle de la race mère.

Lors du recensement de 1871 (1) l'élément britannique entrat dans la population totale pour 95 centièmes, dont 60 centièmes étaient formés par les natifs de la Nouvelle-Galles du Sud. Les Allemands et les Chinois étaient les deux nations étrangères le plus largement représentées :

1. Un recensement officiel vient d'être ordonné au moment où nous quittons la Nouvelle-Galles : il ne sera pas publié avant juin 1881. Voici, au point de vue des nationalités, le recensement de 1871.

1. Natifs de la Grande-Bretagne ou des dépendances anglaises autres que l' <i>Australasie</i> . . . . .	174.167
Natifs australasiens autres que de la Nouvelle-Galles du Sud . . . . .	14.429
Natifs de la Nouvelle-Galles du Sud. . . . .	294.244
Natifs des États-Unis d'Amérique. . . . .	1.340
Allemands . . . . .	6.623
Français . . . . .	891
Chinois. . . . .	7.220
Autres pays étrangers . . . . .	2.862
Insulaires du Pacifique . . . . .	315
Nés à la mer . . . . .	1.424
Nationalités non indiquées . . . . .	466
Total. . . . .	503.981

dont 275.551 du sexe masculin et 228.430 du sexe féminin.

chacune d'elles atteint aujourd'hui de dix à douze mille individus. Les races latines apparaissent

*....rari nantes in gurgite vasto.*

Je ne parle pas des indigènes, dont le nombre réel est absolument inconnu, et qui d'ailleurs est sans intérêt ici ; mais il n'en est pas de même pour la population métisse qui habite les villes et les campagnes et vit à la mode anglaise ; cette population métisse est, sans doute, encore fort limitée, mais elle s'accroît et va donner lieu à une race intermédiaire dont l'étude ne manquerait pas d'importance pour le physiologiste et l'anthropologue.

N'ayant donc pu faire la distinction de ce qui revient à chacun des éléments ci-dessus indiqués, on devra considérer les données que nous retirerons des statistiques comme s'appliquant à la race anglaise modifiée par le climat australien et les circumfusa sociales.

Au 4<sup>er</sup> avril 1871 la population néo-galloise était, ai-je dit, de 503,981 habitants dont 275,551 mâles et 228,430 du sexe féminin, soit un excédant de 47,121 mâles, ou environ 1206 hommes pour 1000 femmes.

Au 31 décembre 1877 la population était estimée à 662,212 personnes dont 367,323 hommes et 294,889 femmes, c'est-à-dire 72,434 hommes en plus du nombre de femmes, ou 1246 hommes environ pour 1000 femmes, ou en d'autres termes 555 hommes contre 445 femmes sur 1000 habitants.

Au 31 décembre 1878 le chiffre des habitants Néo-Gallois s'élève à 693,743, donnant sur l'année précédente un accroissement de 31,531 personnes (soit 47.6 pour 1000).

Le sexe mâle y entre pour 385,678 âmes ; il y a donc 77,613 hommes de plus que de femmes, ou près de 1252 hommes pour 1000 femmes, ou enfin 556 personnes du sexe masculin contre 444 du sexe féminin sur 1000 habitants.

Enfin, au 31 décembre 1879, nous comptons 734,282 habitants, soit une augmentation de 40,539 âmes ; la population mâle se chiffre par 409,665 ; la population féminine par 324,617. C'est donc encore un excès de 85,048 hommes, et la proportion des deux sexes s'est élevée à 1262 pour 1000, ou 558 contre 442.

Nous voyons donc déjà que l'accroissement de la population porte surtout sur les hommes.

Mais les deux sources de l'accroissement de la population sont, d'un côté, l'immigration ; de l'autre, les naissances. Les pertes sont les décès et l'émigration.

Le tableau suivant nous montre la part qui revient à chacune de ces causes.

*Tableau du mouvement général de la population de la Nouvelle-Galles du Sud en 1877 et 1878.*

	1877		1878		Totaux	
	1 <sup>er</sup> Semestre	2 <sup>e</sup> Semestre	1 <sup>er</sup> Semestre	2 <sup>e</sup> Semestre	1877	1878
Naissances.....	11.457	12.394	12.127	13.201	23.851	25.328
Arrivées par mer.	18.255	20.373	19.918	19.961	38.628	39.879
Total.....	29.712	32.767	32.045	33.162	62.479	65.207
Décès.....,,	5.502	4.367	5.971	4.792	7.869	10.763
Départs par mer.,	10.574	9.600	12.970	9.943	20.174	22.913
Total.....	16.076	13.967	18.941	14.735	30.043	33.676
Balance en excéd.,	13.636	18.800	13.104	18.427	32.436	31.534

Je n'ai pu avoir la statistique du premier semestre 1879 ; je donne celle du deuxième semestre, qui ne peut que corroborer mes conclusions.

1899 2 <sup>e</sup> Semestre	Hommes	Femmes	Total
Naissances.....	7.233	6.878	14.111
Arrivées par mer .....	16.210	7.397	23.607
Total.....,,	23.443	14.275	37.718
Décès.....	2.879	1.901	4.780
Départs par mer.....,,	7.554	3.151	10.705
Total.....	18.433	5.052	15.485
Balance en excédant .....	13.010	9.223	22.233

Le nombre si élevé des arrivées pour un seul semestre doit être mis sur le compte de l'Exposition qui s'est ouverte à Sydney le 17 septembre. Le chiffre des départs du premier semestre 1880 sera proportionnellement plus élevé aussi que les années précédentes.

Des chiffres ci-dessus découlent les conclusions suivantes :

1<sup>o</sup> La cause principale de l'accroissement de la population néo-galoise est dans l'immigration et due par conséquent à un élément déjà plein de vigueur, qui n'a pas à subir les épreuves que traverse le deuxième élément de la population, les naissances. En 1877, les naissances excédaient les décès de 13,982, mais les arrivées défalquées des départs donnaient 18,454. En 1878, celles-ci s'élevaient à 16,966, et l'excès des naissances sur les décès ne montait encore qu'à 14,565. Il coule de source qu'au fur et à mesure que le chiffre de la population augmente, surtout quand cette augmentation est produite pour

plus de moitié par des gens en pleine virilité, le nombre des naissances suivra une progression *absolument croissante* et qu'un jour le nombre des naissances dépassera forcément celui des immigrants ;

2<sup>e</sup> Le nombre des immigrants mâles est un peu plus de deux fois le nombre des immigrants femelles, et cette proportion paraît se conserver dans les départs ;

3<sup>e</sup> Les naissances sont un peu plus nombreuses pendant le deuxième semestre, ce que j'établirai d'ailleurs plus loin d'une manière plus précise, tandis que les décès y sont par contre moins nombreux d'un cinquième ;

4<sup>e</sup> Les arrivées se compensent très également dans les deux moitiés de l'année, mais les départs sont plus fréquents durant le premier semestre. La dernière conclusion est juste ; les départs sont particulièrement nombreux en fin décembre et janvier à cause des chaleurs désagréables de février, mais ces absences sont de courte durée et font encore rentrée durant le premier semestre. Durant le deuxième semestre, ce sont les immigrants proprement dits qui arrivent en Nouvelle-Galles, particulièrement dans les mois d'octobre, novembre, décembre, puis janvier et février. Les clippers qui les amènent remportent quelques passagers... et surtout leur plein chargement de laine. Or, on sait que le grand marché de la laine à Londres s'ouvre surtout en février et mars.

L'excédant de la population mâle apportée par l'immigration nous est encore montré par le tableau suivant.

*Mouvement de la population de la Nouvelle-Galles sous le rapport du sexe en 1878.*

	Hommes	Femmes	Total	
Naissances.....	13.082	12.246	25.328	
Arrivées par mer.	22.817*	11.662	39.879	*dont 2485 Chinois
Total....	41.299	23.908	65.207	
Décès .....	6.284	4.479	10.763	
Départs par mer..	16.600*	6.253	22.913	*dont 1560 Chinois
Total....	22.944	10.732	33.676	
Accroissement....	18.355	13.176	31.631*	*dont 725 Chinois

Nous voyons que les décès des mâles sont de près de 50 p. 0/0 (exactement 48.03) du nombre des naissances, tandis que les décès féminins sont aux naissances presque comme 1 est à 3 (exactement 36.58 0/0). Nous avons en outre souligné précédemment que

l'augmentation du chiffre des naissances était *absolue*, car nous verrons plus loin que la proportion des naissances au chiffre de la population décroît chaque année.

Donc l'accroissement de la population est dû à un élément étranger, à l'immigration appelée par des espérances d'un bien-être impossible à avoir dans la mère patrie, par le mirage d'être un jour propriétaire, chose impossible en restant chez soi ; cet accroissement n'est donc pas un signe de la vitalité du peuple, mais seulement de la richesse du pays, du sol.

La suite de cette étude doit nous montrer quel est le degré de vitalité que possède la population en tant qu'unité, quelle que soit l'origine de ses éléments, et quelle influence les milieux ont sur elle.

*Naissances en Nouvelle-Galles du Sud pour les années 1877 et 1878.*

	1877	1878
Population moyenne .....	643.412	675.316
Naissances hommes.....	12.292	13.082
— femmes .....	11.559	12.246

En 1877, le nombre des naissances est de 23,851 pour une population de 629,776 (chiffre au 31 décembre 1876), soit 37.87 0/00 et 37.5 si nous prenons la population moyenne de l'année 643,412.

Le nombre des enfants mâles est de 12,292, celui des enfants femelles est de 11,559, soit de 51.54 et 48.46 0/0 respectivement. Nous apprenons par les statistiques locales que l'excédant des naissances mâles sur les naissances femelles, qui était l'année précédente de 1.22 0/0, s'est élevé cette année à 3.08 0/0.

En 1878, la population estimée à la fin de 1877 à 662,212 âmes donne 25,328 naissances ou 38.25 pour 1000, mais seulement 37.50 si nous calculons avec le chiffre de la population moyenne pour l'année, 675,316.

Les naissances masculines et féminines donnent respectivement 51.65 et 48.35 0/0 des naissances par rapport aux sexes.

Dans la statistique partielle que nous avons de 1879, le deuxième semestre inscrit 14,111 naissances dont 7,233 d'enfants mâles ; c'est donc 51.29 0/0 de garçons et 48.71 de filles. La proportion à la population ne doit pas être comparée aux précédentes, puisqu'elle ne comprend que les naissances d'un semestre et ne doit pas être doublée, les naissances du deuxième semestre dépassant toujours de beaucoup celles du premier. En tout état de cause, nous la trouvons de 20.340/00.

Il peut être intéressant de rechercher quels sont les mois de l'année

qui donnent le plus grand nombre de naissances. Le relevé de onze années (de 1868 à 1878 inclus) nous montre que, comme moyenne, le troisième trimestre (juillet à septembre) a été le plus fécond pour la population générale; viennent ensuite le deuxième, puis le quatrième, enfin le premier. Il en résulte donc, comme je l'ai déjà dit, que les naissances sont plus nombreuses pendant le second semestre.

Si nous faisons la distinction entre les naissances du chef-lieu de la colonie (Sydney), de sa banlieue, et du reste du pays (country), nous y verrons que :

La ville de Sydney enregistre le plus de naissances de juillet à septembre (hiver) et le moins durant le quatrième trimestre (printemps).

Dans les faubourgs, la gradation est ce que nous l'avons indiquée ci-dessus pour la population générale.

Enfin dans la province l'ordre change et devient : troisième, quatrième, deuxième et premier trimestres (hiver, printemps, automne et été).

Relativement à la fécondité, c'est-à-dire au nombre de naissances proportionnellement à la population, les faubourgs tiennent le premier rang avec un pourcentage de 43.46 pour 1000 habitants; la population de Sydney vient en dernier lieu avec une natalité de 36.15 pour 1000 âmes vivantes; entre les deux se place la province, mais se rapprochant plus de la natalité de la capitale avec sa proportion de 38.45.

J'ai remarqué en consultant les tables décennales que l'excédant des naissances d'une année sur l'année précédente prenait, chaque cinquième année, une proportion très élevée, égale environ à l'excédant de deux années ordinaires. Ces périodes quinquennales se font aussi remarquer dans la mortalité, mais ne coïncident pas avec l'année hypergénésique.

Pour mieux accentuer la distance entre la fécondité faubourienne et celle des citadins et des squatters, nous ferons remarquer qu'à l'inverse de ce qui se passe dans le reste du pays, où la natalité va en progression décroissante, nous la voyons, au contraire, suivre dans les faubourgs une progression croissante. Le pourcentage de l'année 1878 y a été de 45.45 pour 1000, tandis qu'il était de 34.13 pour la ville et de 36.89 pour la campagne; il s'est élevé en 1869 jusqu'à 49.02, tandis que la ville donnait son plus fort taux avec 38.28, maximum que la campagne avait donné l'année précédente avec 40.55 pour 1000.

Les naissances illégitimes *enregistrées* nous donnent une proportion si minime qu'elle ferait l'éloge de la moralité anglo-australienne si.... nous étions assurés que toutes ces naissances sont déclarées.

Cette proportion a augmenté naturellement avec le chiffre de la population. De 8.78 pour 100 des naissances générales en 1868, elle est montée à 4.03 en 1878. En Angleterre, pour la même période, la proportion a été de 4.70. Mais c'est à Sydney que cette augmentation des naissances illégitimes se fait surtout remarquer : elle a été cette année de 9.10 pour 100 naissances.

La naissance de jumeaux et de tiercets n'est pas rare. Dans la période déjà examinée de 1868 à 1878 nous comptons 2,054 cas des premiers avec 18 mort-nés, et 24 des seconds, dont un a donné un mort-né et un autre deux. Une coïncidence curieuse est que tous les mort-nés appartenaient au sexe féminin. Dans les cas de tiercets, comme dans ceux de jumeaux, les enfants mâles sont plus nombreux que ceux de l'autre sexe ; nous notons cependant deux eas de tiercets composés seulement de filles ; dans les eas de jumeaux les sexes ne sont pas indiqués séparément pour chaque cas.

Les naissances gémellaires sont de 8.79 pour 1000 ordinaires. Il va sans dire qu'il ne saurait y avoir aucune progression sériale dans ces naissances.

*Mariages.* — La statistique des mariages ne nous apprend pas grand'chose ; l'âge des conjoints n'est pas indiqué et les tableaux se bornent à distinguer les conjoints majeurs et mineurs.

Le nombre des mariages pour toute la colonie a été en 1878 de 5,317 ; c'était 323 unions de plus que l'année précédente. Si, au lieu de prendre la population de la fin de 1877, on calcule d'après la population moyenne de 1878, les mariages célébrés dans la colonie sont de 00107.87 pour habitants.

L'époque où se fait le plus de mariages en moyenne générale est le premier trimestre de l'année (été), puis le deuxième, le troisième et le quatrième. Mais en examinant à part chacun des trois éléments sociaux de la population, comme nous l'avons fait à l'article *Naissances*, c'est-à-dire la population urbaine, faubourienne et rurale, nous trouvons qu'à Sydney c'est le deuxième trimestre qui a la préséance, puis le premier, le troisième ensuite et le quatrième. Dans les faubourgs ce sont les quatrième, premier, troisième et deuxième. Dans le reste de la colonie, comme à Sydney, le premier trimestre tient la tête et le quatrième vient en dernier lieu.

Nous ne trouvons pas une concordance exacte entre l'époque du

plus grand nombre de mariages et celle, neuf mois après, du plus grand nombre de naissances.

Eu égard à la population examinée durant la même période de onze ans (1868-1878), nous trouvons une moyenne de 14.69 pour 1000, le plus haut pourcentage ayant été de 17.15 en 1869, descendu à 13.55 en 1876. Dans la banlieue de Sydney la moyenne est de 5.62, mais nous devons faire remarquer qu'à l'encontre de la capitale elle-même la progression des mariages est ascendante par rapport au chiffre de la population depuis 1871, sauf une légère baisse en 1874. La moyenne en 1878 a été de 7.81.

Enfin dans le pays (country) la proportion des mariages se maintient toujours au même niveau, variant de 6.41 en 1869 à 7.01 en 1873. Depuis 3 ans il y a progression légère et, en 1878, la moyenne a été de 6.63.

En computant la proportion des naissances aux mariages nous trouvons que 13,712 unions urbaines ont donné en onze ans 33,747 enfants, soit 2.46 par couple. 3,983 mariages faubouriens ont produit 30,815 enfants, soit 7.74 par famille; enfin la campagne a une moyenne de 5.76 enfants par famille, 29,839 unions ayant procréé 171,834 rejetons.

En 1877 les 4,994 mariages de la colonie furent contractés par 4,484 célibataires mâles, 509 veufs et 1 divorcé avec 4,435 filles, 556 veuves et 3 divorcées.

En 1878, 5,317 unions matrimoniales se sont faites entre 4,775 célibataires, 540 veufs et 2 divorcés, d'une part, et 4,726 filles, 588 veuves et 3 divorcées, d'autre part.

Le nombre des mineurs contractant mariage était, en 1877, de 16.82 ou 16.84 du nombre total des conjoints. 170, ou 10.11 pour 100, étaient du sexe masculin et 1,512 du sexe féminin, soit 89.89 pour 100. Sydney donne une proportion de 10.68 pour 100 de mineurs pour le nombre de ses mariages; les faubourgs 12.86, et la contrée 20.22.

En 1878, il y avait 138 mineurs du sexe masculin et 1,497 du sexe féminin, soit 8.44 des premiers contre 91.56 des secondes, ou pour 100 mariages 2.60 et 28.15 respectivement.

Ci-joint un tableau montrant la proportion de mineurs pour cent mariages dans trois pays similaires.

Sexe	N <sup>o</sup> Galles moyenne de 1874-1878	Victoria moyenne de 1867-1876	Angleterre moyenne de 1871-1875
Garçons .....	2,38	2 00	8,15
Filles .....	29,98	28,06	22,22

*Mortalité.* — Nous arrivons à l'étude de la mortalité, pour laquelle les tableaux de statistique nous donnent des renseignements plus nombreux.

Nous ne prendrions pas une moyenne des décès annuels, comme nous l'avons fait pour les naissances, si nous n'avions à comparer ces deux phénomènes physiologiques; mais, comme pour montrer l'inanité des calculs de progression basés sur l'accroissement par les naissances moyennes diminuées des décès moyens, la mortalité varie d'une année à l'autre d'une manière hors de toute prévision. Le nombre des décès augmente absolument avec l'accroissement de la population, mais sa proportion avec ce chiffre ne subit pas une marche sériaire, comme le fait généralement la natalité. C'est qu'en effet les naissances sont un phénomène physiologique que l'on peut presque prédire — j'allais dire produire — à coup sûr. Il n'en est pas de même de la mortalité dont les causes diverses de production sont hors de l'atteinte et du pouvoir de l'homme.

Le tableau ci-après (p. 17) nous montre que la proportion des décès à la population générale est de 15.25 pour 1000, c'est-à-dire un chiffre attestant la vitalité de la race ou la salubrité du pays. Comme on peut s'y attendre, la ville présente une mortalité plus grande que sa banlieue, et celle-ci que la campagne. Dans la première, elle a été de 19.34 pour 1000 en 1870 à 29.76 en 1875. C'est en 1872 que s'est montré le minimum de décès dans les faubourgs (14.48), la moyenne de 1870 étant très rapprochée, 14.81 ; le maximum s'est présenté comme à Sydney en 1875, mais n'a été que de 23.15. Le minimum de mortalité dans le reste du pays de 10.52 en 1871 a atteint son maximum en 1876 (15.59).

Cette computation nous amène à une observation qui est pour le moins une coïncidence curieuse.

1<sup>o</sup> La plus faible mortalité se montrant à un an de distance dans la ville et la campagne respectivement, nous voyons la plus grande mortalité avoir lieu de la même façon après un laps de cinq années.

2<sup>o</sup> 1869 nous a donné le pourcentage le plus élevé de naissances pour la ville et sa banlieue et c'est en 1868 que la campagne a donné son maximum de natalité.

Y a-t-il quelques déductions à tirer de là ? Je préfère m'abstenir et ne prendre de conclusions que celles qui ressortent des chiffres.

Le premier et le quatrième trimestres sont ceux où les décès sont de beaucoup le plus nombreux dans le chef-lieu et ses faubourgs. La mortalité la plus élevée se montre en effet dans les mois de décembre

et janvier, mois sinon les plus chauds, du moins où la chaleur est le plus pénible. Dans le reste de la colonie, si nous nous en rapportons aux statistiques, c'est le premier et le deuxième trimestres qui fournissent le plus de décès, le second prenant même parfois le premier rang; c'est au contraire le quatrième trimestre qui donne le moindre chiffre.

Bien que nous constatons que les décès les plus nombreux surviennent durant les mois les plus chauds, nous ne prétendons pas que la seule température soit la cause directe de cette mortalité, mais elle en est certainement une cause occasionnelle par les conditions déterminantes auxquelles elle donne naissance au milieu des agglomérations d'individus.

Ces conditions, qui ont leur summum d'action dans les centres populaires, ne se rencontrent pas, du moins avec la même intensité, dans les petites villes, et encore moins dans la campagne.

*Proportion des décès suivant les sexes.* — Pour connaître la proportion des décès dans les deux sexes, je n'ai que les données de 1877 et 1878. Je les résume dans le tableau ci-dessous.

	1877			1878		
	Hom.	Fem.	Prop.H=100	Hom.	Fem.	Pr.F.H=100
Sydney .....	1.094	906	82.81	1.253	1.068	85.24
Faubourgs....	675	646	95.70	857	794	92.65
Districts prov.	4.108	2.440	59.39	4.174	2.617	62.70
Colonie au total	5.877	3.992	67.93	6.284	4.479	71.28

*Proportion, pour 1000 habitants de tous sexes et de tous âges, des décès enregistrés en Nouvelle-Galles du Sud de 1868 à 1878.*

Années	Sydney	Faubourgs	Districts ruraux	Total
1868 .....	22,42	19,59	13,90	15,83
1869 .....	20,33	18,11	12,44	14,06
1870 .....	19,34	14,81	11,77	13,28
1871 .....	19,90	16,05	10,52	12,53
1872 .....	22,69	14,48	12,32	14,15
1873 .....	21,68	15,16	12,02	13,85
1874 .....	24,09	17,56	12,92	15,16
1875 .....	29,76	23,15	14,89	18,12
1876 .....	26,70	22,81	15,59	18,13
1877 .....	20,57	17,15	13,95	15,34
1878 .....	22,74	20,42	13,77	15,94

D'où il ressort : 1° que la mortalité des femmes a été en 1878 un

peu supérieure à celle de l'année précédente dans Sydney et la province, et un peu inférieure dans les faubourgs; 2° que la mortalité des femmes dans les faubourgs est bien plus élevée que dans la ville et dans la province. Ne serait-ce pas que la population féminine y est elle-même beaucoup plus nombreuse? Je n'ai malheureusement aucun renseignement à ce sujet, mais je crois l'explication plausible, et elle s'applique en sens inverse à la campagne où, personne ne l'ignore, le beau sexe est peu nombreux, en dehors des villes.

En effet, on ne doit pas l'oublier, la mortalité des faubourgs est bien moindre que celle de Sydney même, et la connaissance des lieux rend bien compte de cette situation meilleure. La banlieue n'est point peuplée seulement par des ouvriers et des artisans chez lesquels les avantages hygiéniques d'une habitation hors des villes sont compensés par les fatigues du labeur quotidien, mais une notable portion des classes aisées vit là, jouissant de la campagne aux portes de la ville où la partie masculine de la famille est appelée quotidiennement par les affaires de son commerce. La moyenne plus élevée des naissances dans les faubourgs n'indique-t-elle pas suffisamment que les femmes *y vivent* en plus grand nombre? Et sa mortalité générale moindre parle en faveur et de la vie plus tranquille qu'on y mène, et de la salubrité plus grande de l'air qu'on y respire.

J'ajoute que la proportion des décès masculins à la population masculine de la colonie est de 16.57 en 1877 et de 16.74 en 1878; la même proportion pour les décès féminins est de 13.94 et 14.94 pour chacune des deux années respectivement.

*Mortalité suivant les âges.* — L'une des questions les plus intéressantes qui ressortit à l'étude de la mortalité dans un peuple, c'est celle suivant les âges, c'est-à-dire le calcul de la survivance de tant de naissances à une époque donnée. Malheureusement, les documents que je possède ne sont pas suffisants pour les calculer même approximativement. Je n'ai la mortalité aux différents âges que pour les années 1877 et 1878, et les décès au-dessous de cinq ans pour chaque année de 1868 à 1878.

Je mets donc à profit ces documents, sauf à être plus complet si je puis, un jour, me procurer ceux qui me font défaut aujourd'hui.

La proportion des décès des enfants de 0-5 ans à la mortalité générale de toute la colonie a été, dans la période de 1868 à 1878, de 43.24 pour cent.

C'est la banlieue de Sydney qui tient la tête dans la répartition locale, avec une proportion de 54.88 au nombre total de ses morts

(n'oublions pas qu'elle est aussi en tête de liste pour le nombre des naissances). La métropole vient après ses faubourgs, avec une proportion de 44.31 ; enfin la province, avec 40.26.

Considérée annuellement, cette mortalité a été de 59.39 en 1869, à 51.15 en 1873, dans les faubourgs ; de 39.94 en 1873, à 47.29 en 1875, pour Sydney ; enfin, de 35.62 en 1873, à 43.32 en 1878, pour la province. Nous remarquerons donc que 1873, qui a fourni la moindre mortalité d'enfants dans la capitale et les districts ruraux, a été la plus mortelle pour l'enfance des faubourgs, ce qui démontre une fois de plus que les conditions léthifères varient d'une matière qui se dérobe à tout calcul. Y a-t-il eu cette année-là une épidémie ? Je l'ignore et n'ai pu le savoir ; mais il me semble que la ville aurait ressenti les mêmes influences.

Il n'est pas hors de propos non plus de noter que l'année 1873 a été l'une des années où la mortalité générale a été le moins élevée et que la moyenne des naissances dans les faubourgs, durant les cinq années précédentes, avait été de 45.75, tandis que Sydney et la province n'avaient donné que 37.18 et 39.40 pour 1.000 de leur population respective.

Des 4.293 décès d'enfants au-dessous de 5 ans enregistrés en 1877, 2.329 appartenaient au sexe masculin et 1.964 au sexe féminin, soit 54.25 des premiers et 45.75 des seconds.

Les décès de 0 à 1 an y entrent pour 1.531 mâles et 1.254 femelles, soit un pourcentage respectif de . . . . . 65.74 63.85

De 0 à 1 an la proportion est de . . . . . 65.74 63.85

De 1 à 2 ans. . . . . 20.87 22.10

De 2 à 3 ans. . . . . 6.44 6.47

De 3 à 4 ans. . . . . 4.08 3.92

Enfin de 4 à 5 ans. . . . . 2.87 3.67

La mortalité des enfants au-dessous de 5 ans, comparée à la natalité de cette même période de cinq ans, est inscrite dans le tableau ci-dessous

	1862 à 1872			1873 à 1877		
	Naissances	Décès	Prop.N.=100	Naissances	Décès	Prop.N.=100
Sydney.....	14.206	3.791	26,69	16.057	4.751	29,59
Faubourgs....	12.379	2.466	19,92	14.762	3.745	25,30
Districts ruraux.	71.184	8.632	12,13	82.480	12.127	14,70
Total général...	97.769	14.889	15,23	113.299	20.613	18,19

qui nous montre que la mortalité des enfants est très élevée en ville

et encore considérable dans les faubourgs, surtout durant la dernière période quinquennale.

Le rapport des décès de tous âges aux naissances, pendant ces mêmes dix années, a été 39.43.

Si nous comparons le nombre d'enfants morts de 0 à 1 an avec les naissances de l'année, nous trouvons 12.46 pour 100 de garçons et 10.85 de filles.

En 1878, nous notons 4,884 décès d'enfants au-dessous de 5 ans, dont 2,539 du sexe masculin et 2,345 du sexe féminin, ou 51.99 et 48.01 respectivement.

Les décès de 0 à 1 an y donnent 1,649 mâles et 1,477 femelles,

Soit un pourcentage respectif de . . . . .	64.95	62.98
Les décès de 1 à 2 ans . . . . .	21.39	23.16
Ceux de 2 à 3 ans . . . . .	5.87	6.90
Ceux 3 à 4 ans . . . . .	4.25	3.49
Ceux 4 à 5 ans . . . . .	3.54	3.45

Ci-après le chiffre des décès de 20 en 20 ans pour la colonie en 1878 et 1878 :

	de 0 à 20 ans	de 20 à 40 ans	de 40 à 60 ans	de 60 à 80 ans	80 et au-dessus	âge in- déterminé	Total	conten. et au-dessus
1877. — Hommes								
Sydney...	506	194	226	142	15	11	1094	"
Faubourgs	402	73	104	85	11	"	675	1
Province..	1812	579	758	770	146	43	4108	5
Total..	2720	846	1088	997	172	54	5877	6
Femmes								
Sydney...	444	154	156	135	18	9	906	1
Faubourgs	404	86	88	57	11	"	646	"
Province..	1533	323	267	267	47	3	2440	1
Total..	2381	563	511	459	76	12	3992	2
1878. — Hommes								
Sydney...	595	234	250	151	16	7	1253	"
Faubourgs	523	92	120	108	12	2	857	1
Province..	1885	561	755	784	149	40	4174	4
Total..	3003	887	1125	1043	177	49	6284	5
Femmes								
Sydney...	576	166	166	132	25	3	1068	1
Faubourgs	511	94	109	72	8	"	794	1
Province..	1667	350	270	251	74	5	2617	1
Total..	2754	610	545	455	107	8	4479	2

J'aurais voulu pouvoir montrer combien d'enfants atteignent l'âge de 20 ans. L'un des termes de la comparaison, les naissances, me manque ; je n'ai pu me livrer à cette recherche, l'une des plus intéressantes à connaître pour l'appréciation de la vitalité d'un peuple.

Les décès de 0 à 20 ans donnent les proportions suivantes :

Proportion pour mille	1877		1878	
	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.
Par rapport à la population moyenne générale de l'année.....	7,9125		8,5250	
Par rapport à la population moyenne locale.....	9,770		11,474	
	10,4656		12,7917	
	7,1297		7,2135	
Par rapport au nombre total des décès (pour cent).....	44,58	59,64	47,80	61,49
Par rapport au nombre des décès dans .....	Sydney. 46,25	49,00	47,48	53,93
	banlieue 59,55	62,53	61,02	64,35
	province 44,10	62,82	45,16	63,69

Dans les sections bidécennales, entre 20 et 80 ans, les décès se trouvent à peu de chose près dans les mêmes proportions, mais on peut remarquer qu'au point de vue des sexes il n'en est pas de même, et les âges de 40 à 60 et de 60 à 80 ans ne donnent chez les femmes qu'à peu près la moitié des décès qu'on note chez les hommes. Quelle en est la raison ? C'est que l'apport féminin de l'immigration ne se compose que de jeunes femmes, et si nous possédions un recensement par âge, nous verrions certainement que l'excédant mâle de la population néo-galloise est surtout composé de vieillards.

La longévité paraît être, en effet, très marquée en Nouvelle-Galles. Déjà, par le chiffre de la mortalité au-dessus de 80 ans, nous voyons que les vieillards sont relativement nombreux, mais j'ai cru devoir signaler à part le nombre des centenaires (8 en 1877 et 7 en 1878).

Dans un rapport de 1863, je lis : « Sur une population de 378,934 âmes, il y eut 6,652 décès (4,026 hommes et 2,626 femmes), soit 17,26 pour 1.000 habitants.

« Sur ce total, 97 (67 hommes et 30 femmes) avaient de 80 à 90 ans ; 21 (14 h. et 7 f.) de 90 à 100 ans ; 4 (2 h. et 2 f.) avaient de 100 à 110 ans, et un homme atteignit jusqu'à 112. Il résidait dans la colonie depuis 75 ans, par conséquent depuis les premiers jours de son établissement ; sa femme mourut peu de temps après lui à l'âge de 107 ans. Le nombre des septuagénaires (de 70 à 75) était de 325 de sur ce total 6,652 décès. »

Avant d'étudier les causes des décès j'ajouteraï ici les renseignements statistiques que j'ai pu avoir pour les années 1879 et 1880. Ils ne concernent que Sydney et les communes suburbaines.

La population en était estimée au 1<sup>er</sup> juillet 1879 à 187,381 habitants dont 96,638 pour la ville elle-même et 90,743 pour ses faubourgs.

Les naissances pour le quatrième trimestre (printemps) ont été au nombre de 1971 ; les décès furent au nombre de 1114, laissant ainsi en quatre-vingt-douze jours un accroissement réel de population de 857 âmes.

*Naissances et décès par sexe dans Sydney et sa banlieue durant le 4<sup>me</sup> trimestre 1879.*

	Naissances		Décès		Excédant	
	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.
Sydney.....	458	449	359	285	99	164
Communes suburbaines.	546	498	235	235	331	263
Total.....	1.024	947	594	520	430	427
	1.971		1.114		857	

La différence entre la ville et les faubourgs pour le nombre respectif des naissances et des décès s'affirme encore ici. Nous y voyons même, une particularité de plus que nous n'avons pu signaler précédemment, faute de renseignements nécessaires : c'est que l'excédant des naissances sur les décès se fait pour la ville en sujets du sexe féminin et pour les faubourgs en sujets mâles.

Dans la première cet excédant est seulement de 0.93 par 100 habitants, il est de 1.17 dans les faubourgs. Nous avons d'ailleurs vu plus haut que le quatrième trimestre est le moins fécond pour Sydney.

La proportion des décès aux naissances est de 71 pour 100 dans la ville et seulement d'un peu plus de 44 dans les faubourgs. Je dois faire remarquer que la mortalité a été particulièrement élevée pendant ce trimestre. En effet la moyenne dans les trois années précédentes pour la même époque correspondante avait été de 22.6 pour 1,000 en ville et de 17.5 pour 1,000 dans la banlieue ; nous la trouvons en 1879 de 26.4 pour la première et de 20.6 pour la seconde.

Des 644 décès de la ville 278 furent donnés par les enfants au-dessous de cinq ans, soit 43.17 pour 100 ; sur les 470 décès de la banlieue les enfants de 0 à 5 ans entrent pour 278 aussi, soit 59.15. Le journal dans lequel je puise ces renseignements ajoute que les décès d'enfants sus-indiqués sont de 77.6 et 72.8 pour 1000 *enfants vivants* dans la ville et la banlieue. Il m'est impossible de contrôler cette assertion.

Le trimestre suivant, premier de 1880 (été australien), donne 1898 naissances et 1087 décès, soit en 91 jours une augmentation réelle de 811 personnes.

La population de Sydney et de ses environs a 194,804 habitants, dont 99,469 pour Sydney et 95,335 pour les communes suburbaines.

*Naissances et décès par sexe dans Sydney et sa banlieue durant le 1<sup>er</sup> trimestre 1880.*

	Naissances		Décès		Excédant	
	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.
Sydney.....	431	439	304	289	130	150
Faubourgs.....	531	497	254	243	277	254
Total.....	962	936	555	532	407	404
	1898		1087		811	

Les faubourgs nous donnent 158 naissances de plus que la ville et 93 décès de moins. La remarque que nous avons faite précédemment au sujet de l'excédant des naissances sur les décès en sujets féminins pour la ville, masculins pour les faubourgs, se retrouve encore ici quoique moins marquée.

La proportion des décès aux naissances est de 67.82 pour la ville et de 48.35 pour les faubourgs.

Comparée à l'époque correspondante des trois précédentes années, dont la moyenne était de 25.7 pour 1,000 pour la ville et de 18.0 pour la banlieue, la moyenne de l'été 1880 (janvier à mars) se montre inférieure pour Sydney (23.8), mais accuse une élévation (21.0) pour les faubourgs. Nous voyons ainsi une compensation s'établir entre le quatrième trimestre et le premier, la plus faible mortalité restant toujours cependant acquise à la population des communes suburbaines.

Des 1087 décès ci-dessus indiqués 593 provenaient d'enfants au-dessous de cinq ans, soit 55 pour 100. De ces enfants 286 (ou 48.23 pour 100) appartenaient à la ville et 307 (ou 51.77 pour 100) appartenaient à la banlieue. Le nombre des enfants au-dessous de cinq ans étant de 14,622 pour la première et de 15,921 pour la seconde, la proportion des décès d'enfants de cet âge est, respectivement à cette population, de 19.56 et 19.28 pour 1000. Je ne comprends pas comment le journal auquel j'emprunte les données de cette statistique arrive à trouver que cette moyenne est de 74.1 pour 1000 des enfants de la ville et de 77.6 pour ceux des faubourgs. En effet, si, supposant que la proportion reste la même dans chacun des trimestres de l'an-

née, nous multiplions par 4 le quotient de  $\frac{286}{14,622}$  et de  $\frac{307}{15,921}$ , nous trouvons 78.24 pour le premier et 77.12 pour le second. C'est donc par suite d'une erreur du calcul qu'il se pose la question : « Comment expliquer que la mortalité des enfants soit moins grande dans l'entassement de la ville (*crowded city*) que dans le grand air des faubourgs (*open suburbs*) ? »

Une question reste à étudier, la statistique des causes de décès dans la Nouvelle-Galles du Sud.

J'aurais voulu la rendre plus complète par une comparaison avec les statistiques des hôpitaux, comparer la léthalité d'une maladie avec le nombre des sujets atteints ; mais, ainsi que je le dirai plus loin, les hôpitaux ne publient pas leur statistique médicale, sinon les entrées, et d'un autre côté, lorsque je me suis aperçu qu'une étude semblable comprenant une période de vingt années pourrait trouver dans les documents officiels une bonne partie de ses éléments, il était un peu trop tard pour les obtenir.

Je me contenterai donc d'envisager les deux seules années 1877 et 1878, séparément, bien entendu, afin qu'on puisse mieux saisir la part des influences d'une constitution médicale passagère et celles des causes habituelles internes et externes, inhérentes, pour ainsi dire, au sol ou à la population elle-même.

Les statistiques officielles suivent pour le classement des maladies la nomenclature nosologique bien connue du Dr Farr.

Je n'ai pas ici à faire le procès de cette nomenclature qui, à tout prendre, n'est pas plus mauvaise qu'une autre. Mon but est ici de chercher quelles maladies donnent le plus grand nombre de décès ; peu importe donc la catégorie dans laquelle chacune d'elles est rangée. Les tableaux suivants nous instruiront à cet effet.

Il va sans dire que je ne donne pas dans ces pages toutes les causes de décès enregistrées dans l'année, mais seulement celles qui ont occasionné les plus nombreux décès ou celles encore dont l'existence dans la colonie peut être intéressante à connaître, encore qu'elles s'y montrent en petite proportion.

Quelques mots d'explication me paraissent d'abord nécessaires au sujet des tableaux nosologiques que je présente ici.

La classification des maladies d'après leur nature me paraît préférable à un arrangement par région anatomique ou par appareil de fonctions ; c'est ainsi, par exemple, que le carreau se trouvera tout naturellement rapproché de la phthisie pulmonaire, au lieu de se

trouver parmi les maladies de l'intestin, à côté de l'entérite catarrhale et des lombrics. C'est ainsi que le croup et l'angine diphtéritique se

*A. — Tableau montrant dans la Nouvelle-Galles la proportion des décès à la mortalité générale en 1877 et 1878.*

Maladies	Sydney		Banlieue		Province		Moyenne générale	
	1877	1878	1877	1878	1877	1878	1877	1878
Diarrhée et entérite	8.95	8.87	11.43	12.17	7.32	6.94	8.20	8.07
Tuberculose, etc ..	10.35	10.20	11.13	9.80	6.23	6.18	7.71	7.61
Atrophie et débilité	5.70	5.26	7.72	8.36	5.01	4.12	5.51	5.03
Vieillesse.....	2.80	3.36	2.80	2.42	6.23	7.61	5.08	5.90
Convulsions .....	3.95	4.99	5.07	5.45	5.43	6.34	5.09	5.92
Pneumonie.....	4.80	4.39	4.68	4.54	5.29	3.47	5.12	3.84
Bronchite.....	4.25	4.05	3.86	4.24	4.38	3.96	4.29	4.02
Maladies du cœur..	4.20	4.39	4.54	3.75	4.29	4.56	4.31	4.40
Fièvre typhoïde et de l'enfance.....	3.05	4.43	2.95	4.05	4.20	3.99	3.80	4.10
Dentition.....	2.55	1.29	3.33	2.24	3.97	3.66	3.60	2.93
Naissance prémat..	2.40	2.45	2.27	1.69	2.15	2.50	2.22	2.36
Diphthérie.....	1.00	0.73	2.34	1.63	2.35	3.07	2.08	2.35
Fractures et contus.	2.00	2.19	0.51	0.90	3.49	2.99	2.80	2.50
Coqueluche.....	0.75	3.96	0.24	4.66	0.19	1.90	0.31	3.42
Croup .....	0.85	1.46	3.10	2.97	2.45	2.49	2.22	2.34

trouvent réunis. Cependant, comme il est intéressant pour les médecins de savoir, une cause morbigène étant donnée, quel sera l'appareil sur lequel elle frappera préférablement, j'ai dressé un tableau où les maladies sont groupées par appareils de fonctions organiques, lorsque sinon la cause, du moins le résultat peut être dit univoque, c'est-à-dire une inflammation, quelle que soit d'ailleurs la nature de l'exsudat produit par cette inflammation.

J'ai conservé dans ce tableau la cause « vieillesse », car elle nous donne un aperçu de la longévité en Nouvelle-Galles du Sud. En dehors de Sydney et de sa banlieue, nous voyons que les décès dus à la vieillesse sont les 7.61 pour 100 des décès par toute cause.

En examinant les maladies en tant que cause d'un certain nombre de décès, le rapport de ce nombre de décès avec la mortalité générale, le tableau A nous montre que l'entérite et la diarrhée donnent le pourcentage le plus élevé (8.07 à 8.20). Cette affection semble plus meurtrière dans les faubourgs de Sydney que dans la ville même et la campagne.

Vient ensuite la tuberculose pulmonaire et intestinale (7.61 et 7.71). A peu près égale dans la ville et les faubourgs, elle est bien moins fré-

quente dans la campagne, donnée qui, du reste, n'a rien de nouveau.

B. — Tableau donnant la proportion, sur 100 décès de tous âges et de tous sexes, des décès d'enfants de 0 à 5 ans dans les maladies sus-nommées, pendant les années 1877 et 1878.

Maladies	Sydney		Banlieue		Province		Total	
	1877	1878	1877	1878	1877	1878	1877	1878
Diarrhée et entérite.	74.30	68.45	83.44	83.58	69.94	74.80	13.42	74.47
Tuberculose, etc....	21.26	26.16	33.33	22.84	25.00	20.95	25.59	22.83
Atrophie et débilité.	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00
Convulsions .....	96.20	96.55	100.00	100.00	100.00	100.00	99.40	99.37
Pneumonie, etc....	43.75	42.16	58.06	56.00	38.61	35.17	42.17	40.70
Bronchite .....	40.00	61.70	68.62	62.86	64.46	58.73	60.05	60.05
Maladies du cœur ...	2.38	»	3.33	»	3.20	»	3.06	»
Fièvre typh. de l'enf.	21.31	21.36	15.38	22.40	20.00	24.72	19.73	23.60
Dentition .....	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00	100.00
Naissance prématur.	100.00	»	100.00	»	100.00	»	100.00	»
Diphthérie .....	75.00	64.70	64.52	66.66	53.90	57.42	57.56	58.89
Fractures et contus..	10.00	7.84	14.29	»	6.11	4.43	6.88	4.83
Coqueluche .....	100.00	98.91	100.00	100.00	»	93.93	»	96.46
Croup .....	88.00	85.30	82.93	85.71	79.12	82.84	»	83.73

Je ne m'attarderai pas davantage à paraphraser le tableau A, qui parle suffisamment aux yeux : je me bornerai à faire remarquer que la proportion des décès pour chaque maladie particulière à la mortalité générale est sensiblement la même dans les deux années. Toutefois celle de la coqueluche a été considérablement plus grande en 1878, sous l'influence d'une constitution médicale particulière.

La question est tout autre au point de vue de l'âge (Voir le tableau B).

Envisagée sous le point de vue de la situation sociale et de l'habitation, la mortalité dans la province donne le plus souvent une proportion inférieure à celle de la capitale et de sa banlieue. Elle est cependant supérieure dans les décès occasionnés par l'évolution dentaire et les convulsions de l'enfance.

A quoi tient cette particularité ? Il est difficile de le dire.

Remarquons aussi qu'en 1878 la diphthérie a donné un pourcentage très élevé dans la population des campagnes, qui a été compensé dans Sydney et ses alentours par un taux plus fort de décès par coqueluche.

Les *Ruraux* prennent aussi la tête et de beaucoup dans une autre classe de décès, mais celle-ci est tout à son honneur. Je veux parler des décès par suite de vieillesse. La province nous donne 69 vieillards pour 1000 décès. Sydney et sa banlieue marchant *ex aequo* ne condui-

sent que 28 personnes à un terme avancé de la vie. Ce fait dirait plus que des volumes en faveur de la salubrité du pays et de la vitalité de la population, si nous ne trouvions à côté quelques autres indications bien faites pour inspirer de tristes réflexions.

Lorsqu'on vient de vivre près d'un an dans un pays qui n'a cessé de faire passer sous vos yeux les couleurs chatoyantes et merveilleuses de la richesse, de la prospérité, de son luxe, de son bien-être, de ses plaisirs, de ses rêves qu'un trait de plume transforme en réalités, on se sent le cœur serré en lisant dans les lignes impassibles d'une statistique officielle : décès... par misère : tant. — Par insuffisance d'allaitement : tant. — Par arrêt de développement : tant.

Il en est donc dans ce pays ensoleillé et où il semble qu'on n'ait qu'à frapper du pied la terre pour qu'il en sorte la richesse, le bien-être et le confort, il en est donc qui meurent de faim...!!!! Dans ce pays où les bras sont insuffisants pour la production qu'il peut donner, où les salaires sont très élevés, où la vie animale est à bon marché, il en est donc qui ne trouvent pas un morceau de pain !!! Il y a donc dans ce pays, que l'on dirait peuplé de rois pasteurs, il y a donc des femmes dont la misère a tari le sein et dont les enfants meurent faute d'une goutte de lait!!!!

Je m'arrête, car je ne dois faire ici que de la statistique ; mais je ne puis m'empêcher d'attirer l'attention sur le chiffre des décès de très jeunes enfants par arrêt de développement, atrophie, etc. Il est aux naissances de l'année comme 33.92 pour 1000 en 1877 et 32.77 en 1878. Bien entendu, ne sont pas compris dans ces décès les enfants mort-nés.

Avant d'examiner la mortalité par rapport à l'âge je dirai deux mots de sa proportion pour les sexes. Les décès féminins, dans une maladie donnée, ne présentent rien de spécial proportionnellement aux décès masculins. Je me bornerai à dire que le rapport des premiers à la population féminine a été de 13.53 pour 1000 en 1877 et de 14.54 en 1878, tandis que la mortalité des hommes a été de 16 et 16.29 pour 1000 habitants de ce sexe en 1877 et 1878.

En dehors des causes telles que la faiblesse de constitution congénitale (atrophy and debility), de la dentition, des convulsions, de la coqueluche (et nous pourrions dire aussi du croup), où les enfants de 0 à 5 ans donnent la totalité ou la presque totalité des décès, ils entrent pour une grande part dans les maladies catarrhales de l'intestin et des bronches. Les décès par pneumonies sont presque pour moitié fournis par cet âge, qui donne une plus grande proportion encore de cas mor-

tels de diphtérie. Enfin 25 pour 100 des décès par tuberculose sont donnés par ces mêmes enfants sous la forme de tuberculose intestinale.

La proportion des décès des enfants de 0 à 5 ans avec ceux des personnes au-dessus de cet âge par suite des maladies des divers appareils fonctionnels nous est montrée par le tableau suivant.

	1877	1878
Appareil d'innervation.....	52.36	58.25
Appareil respiratoire.....	37.48	45.28
Appareil digestif.....	62.66	61.85

Je ne parle que pour mémoire des fièvres éruptives et zymotiques qui, à l'exception de la fièvre typhoïde, n'atteignent pour ainsi dire pas les adultes.

Si nous examinons seulement la mortalité des deux premières années de la vie, nous trouvons qu'en 1877 la diarrhée, le manque de lait, la dentition, les convulsions, etc., ont donné 2235 décès sur 3705 dus à toutes les causes, parmi lesquelles les méningites, les affections des organes respiratoires et le carreau entrent pour la majeure partie.

En 1878, 2386 enfants de 0 à 1 ans succombèrent aux mêmes causes sur 4212 décès de cet âge.

Les décès d'enfants de 0 à 1 an sont de 2785 en 1877, soit 11.68 pour 100 des naissances de l'année ; ils sont de 3126 en 1878, ou 12.34 pour 100 des naissances.

On remarquera que l'année 1878 a été marquée par une épidémie de coqueluche qui a sévi dans toute la colonie, mais principalement au chef-lieu et dans ses environs. Pendant notre séjour à Sydney on parlait beaucoup de cas nombreux d'angine couenneuse qui se montraient dans l'intérieur et paraissaient même ne pas se borner à la Nouvelle-Galles, mais qui étaient assez rares à Sydney.

Les affections le plus fréquemment mortelles pour les adultes sont en première ligne celles des organes de la respiration, et parmi elles la phthisie pulmonaire qui entre pour moitié dans le nombre des décès dus aux affections de cette catégorie.

Cette fréquence de la phthisie ne laisse pas que de paraître étrange, et si d'un côté nous réfléchissons que cette affection est très commune en Angleterre, si d'un autre côté nous nous rappelons qu'elle se développe fréquemment et rapidement chez les noirs indigènes qui sont en contact avec la civilisation européenne, nous ne pourrons nous empêcher de penser que la cause n'en est pas tant dans les conditions cli-

matologiques que dans certaines erreurs d'hygiène dont la nation que j'étudie ici ne se départit jamais, parce qu'elles font, pour ainsi dire, partie intégrante de son être, bien plus, de sa nationalité.

On est étonné de voir un si petit nombre de décès par pleurésie. Faut-il en conclure que les cas de pleurésie sont rares ou bien que cette maladie guérit habituellement ?

Je manque de détails pour résoudre la question, mais, si j'en juge par les cas soignés au Sydney Infirmary, il faudrait supposer ou que dans la pratique civile les cas sont peu communs, ou qu'ils sont exceptionnellement heureux, car en 1877 le Sydney Infirmary a reçu 28 malades de pleurésie dont six ont nécessité la thoracentèse, et en 1879, 29 cas ont donné lieu six fois aussi à l'opération de l'empyème.

Après les affections du thorax viennent, par ordre de léthalité, celles des viscères abdominaux en connexion avec la digestion ; les maladies de foie et les catarrhes intestinaux forment les deux tiers des décès.

Les kystes hydatiques du foie ne sont pas rares en Nouvelle-Galles du Sud, mais c'est surtout en Victoria qu'ils sont fréquents. Les aborigènes qui vivent dans les stations n'en sont pas exempts, et si l'on remarque que l'usage de la viande de bœuf et de mouton est très répandu, si l'on considère que le ténia est, au contraire, très rare, je crois être fondé à dire que le cysticerque du foie remplace en Australie le ténia des pays européens.

En troisième lieu nous noterons la mortalité des affections cérébro-spinales, et ce n'est pas forcer l'analogie que de rapprocher des affections de l'appareil d'innervation celles de l'appareil circulatoire, surtout si l'on considère qu'un tiers des décès de cause cérébrale vient d'hémorragie, et un autre tiers de paralysie dont l'hémorragie cérébrale est si souvent la cause première.

Les maladies du cœur donnent à proprement parler un chiffre de décès qui n'est dépassé que par celui des maladies du poumon, et personne n'ignore ni ne conteste que les affections cardio-vasculaires sont, pour ainsi dire, la caractéristique de la race anglo-saxonne transplantée hors de chez elle. C'est moins dans les émotions morales qu'il faut en chercher la cause que dans la vie plantureuse que mène l'Anglais partout où il se trouve et dans sa faiblesse pour les liqueurs fortes.

J'ai déjà signalé ce point ailleurs, je n'y insiste pas.

Je regrette d'être sans détails sur les cas de cancer. Quels organes affectaient-ils ? La dénomination est trop vague.

J'ai parlé plus haut des hydropsies ; si l'on remarque d'un côté la fréquence des affections du cœur, du foie et des poumons et d'un au-

tre côté le petit nombre de cas rubriqués « ascite », je pense ne pas interpréter à tort ces cas d'hydropsie mortelle enregistrés en y voyant des effets des maladies que je viens de citer.

On peut voir que les fièvres éruptives sont peu nombreuses. La raison en est bien simple : les arrivées par mer dans la colonie ne peuvent se faire, pour ainsi dire, que par Sydney. Aucun port n'est relié au chef-lieu par des railways et il faut avoir le diable au corps pour voyager par « coach » en Nouvelle-Galles du Sud.

Or, à Sydney le service sanitaire est assez bien organisé, .... à condition toutefois qu'on ne soit pas dans le cas d'être mis en quarantaine.

Il est à regretter que les Anglais, qui se gardent si soigneusement contre l'importation des fièvres éruptives, n'accordent pas la réciprocité. On n'a pas oublié les îles Fiji dévastées en 1875 par la rougeole qu'y importèrent les Anglais eux-mêmes.

« Les suites de couches sont heureuses », nous dit M. le Dr Bourse. Les deux années dont je viens d'examiner la mortalité nous donnent cependant 99 cas en 1877 et 85 en 1878 de décès par cette cause (chilbirth), soit 4.15 et 3.35 pour 1000 accouchements, indépendamment de 13 et 18 cas de fièvre puerpérale (métريا) mortelle.

J'ai tout lieu de croire, comme l'auteur que je viens de citer, que la syphilis est assez rare, mais hélas ! je ne puis être de son avis lorsqu'il dit que la prostitution ne s'étale pas dans la rue comme en Angleterre et en France : c'est au point, dans certaines rues de Sydney qu'une femme honnête n'ose pas y passer le soir, même accompagnée de son mari.

Mais cette question est en dehors de mon cadre et je n'y touche qu'incidentement.

Le tableau C est destiné à montrer :

1<sup>o</sup> La proportion des décès par nature de maladies à la mortalité générale ;

2<sup>o</sup> Le degré de mortalité, selon l'époque de l'année ou la saison.

Je pense n'avoir pas besoin d'entrer dans des détails qui ne seraient pour la plupart que des redites.

Telles sont les données que m'a fournies l'étude des tableaux de statistique vitale publiés chaque année par le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud. Je ne saurais terminer sans émettre le vœu que de pareilles publications existassent chez nous.

Après avoir étudié le mouvement de la population de la Nouvelle-Galles du Sud au point de vue de la statistique vitale et médicale, il me resterait à en esquisser la morphologie et le caractère social.

Mais, en vérité, cette étude n'est point facile pour un étranger et un marin dont le champ d'observation est forcément très limité. Il importerait cependant beaucoup à l'anthropologue, par exemple, de connaître en quoi et jusqu'à quel point l'influence des milieux a pu se faire sentir : 1<sup>o</sup> sur les immigrants des diverses nations de l'Europe qui sont venus s'établir dans la colonie ; 2<sup>o</sup> sur les natifs et créoles australiens ; 3<sup>o</sup> sur la race métisse qui, bien que peu nombreuse encore, se forme par les croisements de sang européen avec la race australienne indigène.

Je ne saurais faire une étude aussi complète et je me borne à quelques notes prises en courant.

Les natifs ou créoles australiens, nés de parents européens, se font généralement remarquer par leur taille haute et élancée qui leur a fait donner le plaisant sobriquet de « Cornstalk ». Cette sveltesse disparaît souvent à l'âge adulte, soit par une loi naturelle de développement, soit par suite de l'inclination aux exercices du corps, qui forme un des caractères nationaux de la race anglo-saxonne ; mais, si cette dernière cause développe les épaules et le thorax, elle n'enlève rien à la sveltesse de la taille. Le torse acquiert des formes athlétiques qui ne manquent pas d'élégance et je pourrais citer, parmi les sportsmen dont l'Australie est le plus fière, des bustes qui tiennent de l'Hercule et de l'Apollon.

Parlerai-je du beau sexe australien ? Si les créoles de la Nouvelle-Hollande s'enorgueillissent de leurs « fair ladies », je dois à la vérité d'avouer qu'ils en ont quelque sujet. De l'aveu même des Anglais, la native australienne, jeune fille ou femme faite, est plus gracieuse de visage, a des traits plus fins, plus réguliers, un tout plus séduisant que sa cousine d'Angleterre. Je ne me sers pas de l'expression « traits aristocratiques », car dans le peuple comme dans les classes élevées on rencontre de délicieux visages, mais ce qui frappe surtout l'étranger, c'est l'exquise perfection de forme de la plupart des australiennes ; généralement elles sont grandes, minces de taille, mais avec des épaules amples et la gorge haute ; il est vrai que les petites statures ne sont pas rares, mais l'impression en reste si charmante qu'on se rappelle involontairement à leur vue un vers d'Alfred de Musset dans son portrait d'Hassan.

Cette observation de la largeur des épaules avec une certaine gracilité des parties inférieures du corps, chez les hommes comme chez les femmes, me semble être tout au moins une coïncidence remar-

quable avec les mêmes caractères morphologiques chez l'Australien indigène. Y a-t-il là quelque influence de milieu ?...

Chez les hommes comme chez les femmes les cheveux m'ont paru plus fréquemment bruns que blonds ; je ne me rappelle pas avoir vu des femmes rousses de cheveux, bien qu'ayant remarqué nombre de visages féminins marqués d'éphélides nombreuses. Les cheveux noirs sont assez rares, même chez les Juifs qui ont gardé, en Australie, leur profil caractéristique.

Les yeux sont, m'a-t-il semblé, plus souvent bleus que bruns, rarement bleu foncé toutefois, mais ordinairement des nuances 14 et 15 du tableau chromatique de la Société d'anthropologie (voy. *Arch. méd.*, nov., avril 1865).

Avec les cheveux noirs les yeux sont foncés, et bruns, je pense. Je n'ai pas vu d'assez près pour pouvoir dire s'il y a des yeux de la nuance n° 14.

Le disque du soleil a lui-même ses taches et les « belles Australiennes » sont vulnérables, comme Achille.

Leurs pieds n'ont pas cette aristocratique finesse qui est un des points principaux de la grâce féminine, et elles dénotent par ce point leur origine anglaise ou allemande. Comme en tout et partout, il y a sans doute des exceptions, mais l'impression générale est ce que je viens de dire. Oserai-je signaler un trait de mœurs qui m'a paru caractéristique, tant l'observation s'en est souvent présentée ? Il y avait toujours foule au Garden Palace devant les vitrines de nos compatriotes qui avaient exposé des chaussures de femmes, fines, cambrées, à faire rêver Cendrillon elle-même. Que n'ai-je eu Asmodée avec moi pour lire leurs pensées dans le cerveau de ces spectatrices !

Les mains sont assez fines, mais généralement maigres, un peu sèches, et il y a toujours une certaine virilité dans le shake-hand des jeunes *misses* australiennes.

Autre tache, mais que l'art a su pallier. Les natifs d'Australie ont généralement les dents mauvaises et sujettes à la carie. « Prenez au hasard trois personnes, des femmes surtout, dans Georges Street, par exemple, à l'heure du *shopping*, me disait un dentiste de Sydney, et il y a à parier cent contre un que deux d'entre elles ont de fausses dents. » Je n'ai pu recueillir de renseignements satisfaisants touchant la cause à laquelle on doit attribuer cette fréquence de la carie dentaire. Résiderait-elle dans les *ingesta* ? Durant une certaine époque de notre séjour dans Port-Jackson j'ai constaté dans l'équipage d'assez nombreux cas de stomatite, gingivite et abcès dentaires : quelques cas

reconnaissaient pour cause l'évolution de la troisième molaire, mais le caractère comme épidémique des autres était assez curieux pour attirer l'attention, et je n'ai pu y trouver aucune explication plausible. Faudrait-il accuser les pâtes dentifrices dont se sert la population aisée ? On sait que le miel et le sucre dont se composent les opiate sont nuisibles aux dents déjà atteintes de carie; mais peuvent-ils eux-mêmes par leur usage, par leur action sur l'ivoire à travers les fentes de l'émail, développer la carie ?

Je crois pouvoir assurer que les elixirs dentifrices sont à peu près inconnus en Nouvelle-Galles. Faut-il attribuer aux mauvaises digestions la cause de cette carie ? Il m'a semblé qu'elle atteint plus fréquemment les femmes que les hommes et les premières abusent un peu, à mon sens, du lacet et des buscs. La question est encore à résoudre.

Ce n'est guère que chez les personnes récemment arrivées que l'on rencontre le teint blanc et rose de la jeune Anglaise. Celui de l'Australien est habituellement mat, un peu hâlé, non sans une légère teinte d'incarnat qui atteste la santé, mais quelquefois aussi, hélas ! d'une pâleur que la chlorose et ses suites expliquent suffisamment. La jeune fille de Melbourne est supérieure sous ce rapport à sa sœur de Sydney, sans doute parce que la température plus fraîche anime davantage la circulation sous-cutanée.

Ce n'est pas sortir des limites d'une étude ethnologique que de dire quelques mots sur le caractère national d'une population, que de décrire ses coutumes, ses mœurs, etc.

L'origine européenne des habitants de la Nouvelle-Galles me dispense d'une longue description.

Ils ont toutes les qualités et tous les défauts de la mère patrie, peut-être à un degré plus prononcé. Toujours fier du pavillon de Saint-Georges qui a abrité son berceau, toujours plein d'un attachement filial pour sa gracieuse souveraine, d'un respect immuable pour tout ce qui émane de son autorité, l'Australien ne contemple pas sans une certaine fierté les cinq étoiles d'argent qui ponctuent la croix rouge du Yack anglais et ont fait le pavillon spécial de l'Australie. L'Australien est et veut rester Anglais, mais il est avant tout Australien : il est fanatique de l'Australie ; pas un seul pays au monde ne peut prétendre prendre le premier rang en quoi que ce soit et ne laisser à l'Australie que le second ; il n'est pas jusqu'aux beautés de la nature, aux paysages pittoresques ou terrifiants dont l'Australie ne possède assez d'exemples pour estimer n'avoir rien à envier à la Suisse ou à l'Italie.

Il y a pourtant un pli de feuille de rose sur ce lit de délices et de satisfaction nationale : Le mont Kosciusko n'a que 2,189 mètres d'après le professeur Clarke ; cependant la plupart lui donnent 2,229, et je n'ai aucune objection à faire à cette évaluation. Ce n'est donc que la moitié de la hauteur du Mont-Blanc. Le chagrin est moins ressenti pourtant parce que le Kosciusko se comporte en patriote et garde de la neige toute l'année... dans quelque coin abrité du soleil.

Plaisanterie à part, cet orgueil, cet amour-propre national n'enlève à l'Australien aucune des qualités de l'esprit qu'il tient de la race mère. Quant aux qualités du cœur, nous avons trop appris à les connaître et *le Rhin*, comme tous les navires français qui ont séjourné à Sydney, a reçu un accueil trop amical, une hospitalité trop sympathique pour que je ne leur rende pas ici un témoignage affaibli de l'impression délicieuse qu'ont laissée dans nos mémoires nos rapports avec les habitants de Sydney. C'est un peuple jeune, un peu vaniteux de ses succès et fier de son importance, mais profondément cordial et généreux.

En considérant les habitants de la Nouvelle-Galles, comme ceux de l'Australie en général, comme entité politique, je dirai encore : c'est un peuple jeune et il a les défauts de ses qualités ; mais ceci est un terrain que je ne veux pas aborder ici. La rivalité qui existe à l'heure actuelle entre les diverses colonies australiennes me paraît destinée à assurer le progrès de chacune d'elles et le temps n'est peut-être pas éloigné où le rêve de quelques-uns de leurs hommes d'État pourra devenir une réalité et où une puissante et prospère confédération australienne formera une nation dont le nom s'inscrira avec honneur sur les pages de l'histoire des peuples.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur la population de la Nouvelle-Galles ont parlé de la division de la société en colons légaux et illégaux, c'est-à-dire en colons venus malgré eux, mais par suite de la loi, les convicts en un mot, et en colons venus sans obligation légale, volontairement. L'envoi des convicts en Nouvelle-Galles ayant cessé depuis longtemps, cette distinction n'a presque plus de raison d'être. Sans doute la tache paternelle n'est pas toujours oubliée, mais le fils n'en est pas marqué comme d'un stigmate réprobateur. Quant à la division en sterling et currency, j'avoue que j'ai vainement cherché des notions à ce sujet auprès de résidents désintéressés. Le seul exemple que j'en connaisse est l'enseigne d'un hôtel : « *The currency lad.* » Comme partout, bien entendu, il y a distinction tranchée entre ce qu'on appelle la haute société et les classes inférieures, mais il y a

encore une certaine catégorie de résidents qui ne frayent pas ensemble, quoique les uns et les autres appartiennent au même monde par l'instruction, la fortune, le savoir-vivre.

Je n'ai jamais entendu dire que les Anglais de la vieille Angleterre se décorassent orgueilleusement de l'expression sterling, flétrissant de la désignation de currency les natifs australiens que l'intelligence scientifique ou commerciale a fait leurs égaux.

Si le caractère des Australiens est resté anglais, leurs coutumes, leur genre de vie, alimentation, jeux, plaisirs, demeures, ne sont pas moins anglais.

Le bœuf et le mouton ont tellement bien réussi sur ce sol qu'il n'y a peut-être pas un seul habitant qui ne mange de la viande trois ou quatre fois par semaine, sinon même tous les jours. Le goût pour les boissons spiritueuses est malheureusement trop général et, chaque lundi, le banc des juges de paix à Sydney voit défiler son contingent habituel de délinquants pour ivresse ou délits commis sous l'influence du whiskey, mais je n'insiste pas sur ce péché mignon qui date de loin, puisque les Anglais reconnaissent l'avoir hérité de leurs ancêtres les Israélites.

Tous les genres de sport sont très en honneur en Australie, le racing, le yachting, le cricket, le foot-ball, le pédestronisme, etc., etc. Plusieurs de ces tournois donnent matière à des paris considérables et les émotions du betting ajoutent leur piquant à l'intérêt, trop platonique sans lui, pris au succès des verts ou des bleus.

## RACE INDIGÈNE

Les indigènes australiens sont compris par tous les anthropologistes comme appartenant à la race nègre.

Ils en ont en effet la plupart des caractères, sauf l'état des cheveux. Il paraît indubitable que cette race n'est point autochtone, mais n'appartenant pas non plus à un rameau bien défini et pur des races de l'Inde ; c'est une race métisse dont l'élément nègre se retrouve sans doute dans le Tasmanien et dont l'élément indien est venu soit directement de l'Inde où il serait encore représenté, selon M. Huvbey, dans le Dekkan, soit indirectement par le Polynésien.

Beaucoup d'auteurs se servent de l'expression « Affourous Australiens. » Le terme d'Affourous n'est point une désignation ethnologique. Cette expression, qu'emploient les Malais pour désigner les habitants

non-Malais de l'Archipel-est indien, est l'analogie de notre expression « *les sauvages* » pour parler des populations non civilisées, ou de l'expression « *les barbares* » par laquelle les Romains désignaient les peuples qui n'appartaient pas à leur Empire.

Leurs caractères physiques, bien que subissant quelques modifications selon les lieux dont on examine les naturels, ont pourtant assez de traits communs pour pouvoir être dépeints sous un seul type.

La teinte de la peau de l'Australien varie entre les teintes 42, 35 et 28 du tableau chromatique de la Société d'anthropologie.

Leurs cheveux, longs, bouclés, ondulés, sont noirs, un peu gros et très abondants. La barbe est très fournie et le système pileux est développé sur tout le corps, dès et même avant l'âge de la puberté ; chez les femmes ce développement se fait vers l'époque de la ménopause.

Sous le rapport de la taille on est en droit de supposer : 1<sup>o</sup> que les générateurs primitifs A et B appartenaient à deux races de stature très différente, ayant donné deux variétés dans le produit de métissage : l'une se rapprochant de A, l'autre tenant de B ; 2<sup>o</sup> que dans la race intermédiaire métisse, ayant pour origine A et B, des retours d'atavisme au point de vue de la taille sont plus fréquents dans telles ou telles portions du continent austral que dans d'autres. Toujours est-il que l'on peut distinguer trois types de stature : l'un, taille grande dont la moyenne est 1689mm ; un autre, taille petite, moyenne 1600 ; une troisième taille moyenne entre les deux, de 1651. Telle est du moins la conclusion qui ressort des mensurations que je possède et qui, établies en série, m'ont donné les nœuds de plus grande fréquence aux chiffres ci-dessus indiqués : 1651 ayant la préséance et 1600 ralliant le moins de sujets.

Les Australiens sont bien bâtis, admirablement musclés ; leur torse et leurs membres supérieurs sont de proportions sculpturales ; mais leurs hanches sont étroites, les jambes sont relativement grèles, sans pouvoir cependant les faire comparer à des échassiers ; la main est longue et assez élégante, le pied est large et plat. La grande majorité des crânes est dolichocéphale et, là encore, l'hypothèse de la pluralité des races australiennes ou, ce qui revient au même, de la non-existence d'une race australienne, reçoit un nouvel appui. Il me paraît que, entre les indices céphaliques comme 68 et 75, il y a une marge assez grande pour les variations individuelles, mais peut-on attribuer au même type des sujets dont l'indice s'étend de 64.28 à 84.21 ?

Il est facile de trouver autour de la Nouvelle-Hollande quel élément a pu introduire la brachycéphalie, à condition que les cas signalés restent

en petit nombre ; ce serait alors le signe d'un métissage récent ; mais si on le rencontre dans l'Australie centrale, il faudra bien alors en faire un caractère de race à part. Le prognathisme facial est peu prononcé et, du reste, très inégalement distribué ; la moyenne m'a donné 74.48 sur la série de 42 crânes que j'ai mesurés et 74.08 en éliminant tous ceux qui n'étaient pas d'une authenticité irrécusable, ce qui a réduit à 15 la série de 50 crânes. Le prognathisme spina-alvéolaire ou sous-nasal est plus prononcé et donne 65.20, et 64.7 épurés. Enfin l'angle de Daubenton 6.75, mais 5.09 avec toute la série. Si l'indice nasal est un des caractères les plus distinctifs, je ne saurais manquer d'appeler l'attention sur l'étrangeté d'un indice des plus leptorrhiniens (43,07 et 43,52, avec un angle ophryo-spinal de 74 et 70 et un angle ophryo-alvéolaire de 64 et 65) à côté d'un des plus platirrhiniens 80.49, avec 82°,5 et 69°, comme angles faciaux spinal et alvéolaire.

Leur indice nasal est de 54.

En somme leur tête est allongée dans le sens antéro-postérieur, mais la face paraît assez large, d'abord par la saillie des os malaires et arcades zygomatiques, mais encore et surtout par le peu de hauteur du point spinal au point mentonnier. La saillie des arcades sourcilières et l'enfoncement de l'œil sous elles est un caractère connu de tous ainsi que cet autre trait qui n'est aussi qu'un corollaire, la grande dépression de la racine du nez.

De leurs coutumes et de leurs mœurs je ne parlerai pas ici, ayant traité ce sujet avec développement dans un autre travail ; je n'en retiendrai ici que ce qui a trait aux sciences médicales.

Le développement organique de cette race paraît être un peu plus précoce que dans les races blanches.

Je n'ai aucune notion spéciale sur l'évolution de la première dentition ni sur le remplacement des dents de lait par les dents permanentes. Leur formule dentaire est, cela va sans dire, la même que la nôtre, mais l'évolution de la dent de sagesse manque chez eux moins fréquemment que chez les blancs. La pubescence du corps et du visage est aussi plus précoce que dans les races qui habitent l'Europe et le mélange du sang européen chez leurs métis semble retarder l'époque du développement du système pileux.

Les jeunes filles sont réglées à peu près vers le même âge que leurs sœurs d'Europe, mais les exemples de jeunes mères de quatorze ans ne sont pas rares. La parturition présente les mêmes circonstances que chez les blanches, toutefois la délivrance paraît plus facile, moins douloureuse ; dans tous les cas, la femme indigène ne reste pas alitée.

pendant plusieurs jours après le part. L'accouchement se fait dans une position accroupie, les genoux en terre, le dos du pied appuyant sur le sol et les fesses sur les talons. Une matrone assise derrière elle lui sert de point d'appui. Le cordon est coupé à cinq ou six centimètres de son émergence abdominale et pansé avec de la terre glaise et de la graisse. Le placenta est enterré hors de l'atteinte des animaux. La mère allaite son enfant jusqu'à l'âge de deux et même trois ans ; l'allaitement ne fait point obstacle à une nouvelle conception et n'en paraît pas modifié.

La calvitie est très rare chez les noirs, mais la canitie atteint les vieillards comme chez nous ; l'âge des noirs adultes étant difficile à obtenir, on ne peut savoir vers quelle époque elle commence à se montrer.

Des diverses épreuves par lesquelles ont à passer les jeunes gens pour jouir des droits de l'homme, je ne citerai que la circoncision, qui n'est cependant pas pratiquée dans toutes les tribus du continent austral, ni de la même manière, partout où elle est en vigueur.

Les unes pratiquent la circoncision judaïque, c'est-à-dire l'excision du prépuce ; chez d'autres, l'opération est plus douloureuse, portée plus loin, et si, comme quelques-uns le pensent, elle a pour but de limiter la procréation, elle est conçue de façon à atteindre ce but.

Elle consiste dans la section du canal uréthral par sa partie inférieure, soit jusqu'à moitié de la longueur du pénis, soit jusqu'au scrotum. Cette opération est faite au moyen d'un silex tranchant. Les corps caverneux sont étalés des deux côtés. La verge prend une forme aplatie et le prépuce flotte libre au-dessus du gland.

Le tatouage par scarifications sur le dos et la poitrine est une coutume très répandue ; elle se pratique chez les hommes et chez les femmes. Les cicatrices qui en résultent sont rendues saillantes par la méthode de pansement ; elles ne sont pas blanches, mais d'une couleur plus foncée que la peau et luisantes ou lisses. Chaque tribu a son dessin particulier qui se réduit d'ailleurs à des lignes droites parallèles, plus ou moins longues, en plus ou moins grand nombre, et en diverses directions.

Sur les deltoïdes elles sont parallèles à l'axe de l'humérus ; sur le devant de la poitrine, au-dessus des seins, elles suivent la direction des côtes ; sur le dos elles sont horizontales ou obliques en bas et en dedans.

La résistance des Australiens à la douleur paraît être ce qu'on la connaît chez les noirs. Nous verrons tantôt en quoi consiste leur

chirurgie, mais je puis dire dès à présent que la guérison des plaies est chez eux très prompte.

Bien que m'étant trouvé assez fréquemment en contact avec les indigènes de l'Australie par suite de certaines études que je poursuivais, je n'ai cependant pas assez vécu avec eux pour parler *de visu* des maladies auxquelles ils peuvent être sujets, de la modalité que leur imprime la particularité de la race, ni s'ils sont sujets à quelque maladie spéciale. J'ai vu des malades de bronchite, une pneumonie probable, une péritonite dont je n'ai pu connaître la cause, et c'est tout. Je suis donc obligé de recourir aux écrits de ceux qui se sont trouvés en relations fréquentes avec les indigènes et c'est à une étude sur ces populations due au Rév. G. Taplin que j'emprunte les détails qui vont suivre.

Je ne parlerai pas, bien entendu, des maladies semblables à celles qui atteignent l'Européen et qu'on a aussi constatées chez l'indigène australien, mais qui sont certainement postérieures à l'arrivée des blancs dans leur pays. Les affections des poumons, et parmi elles la tuberculose pulmonaire, paraissent celles auxquelles les noirs sont maintenant le plus sujets. On a cité chez eux des cas de névralgie, d'épilepsie (j'ai vu moi-même deux indigènes dans le Lunatic Asylum où leur séjour fut de courte durée, la séquestration étant incompatible avec le tempérament de l'Australien).

Ils paraîtraient avoir joui jusqu'ici d'une certaine immunité à l'égard de la rougeole et de la scarlatine, et si des cas de contagion de ces affections ont été signalés par les médecins attachés aux stations, c'est que les conditions de résistance étaient changées. L'indigène ne vivait plus à l'état de nature, à sa guise, mais soumis à une nourriture, un travail, un genre de vie qui ne lui étaient pas naturels. Notons que cette contagion a dû le plus souvent être observée sur des indigènes en traitement dans un hôpital, mais en 1778 ils furent visités et plus que décimés par une épidémie de fièvre éruptive qui se répandit de proche en proche à travers toute la partie sud-est de l'Australie, de Port-Jackson au Fort Bourkle, à Adélaïde au sud-ouest.

Cette fièvre éruptive fut prononcée être la variole par les médecins qui accompagnaient le gouverneur Philip. Les noirs la nommaient « gal galla ».

Or, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'aucun des nouveaux colons blancs n'avait, dit-on, et ne contracta cette maladie qui faisait un grand nombre de victimes autour de leur établissement de Port-Jackson, tandis qu'un Indien du nord de l'Amérique, qui était sur l'un des navires de

la flottille, la contracta et en mourut. Je ne veux pas faire ici la critique des explications que donne l'auteur auquel j'emprunte ce fait (Bennett, *Australian Discovery and Colonisation*, 1865, p. 142, 143). Si cette maladie était antérieurement inconnue des indigènes, il faut absolument qu'elle ait été importée, sinon par des personnes, du moins par des marchandises, effets, etc., infectés.

Il n'en resterait pas moins qu'aucun blanc n'ait contracté la maladie. Serait-ce, ainsi que cela a été observé à l'égard du choléra par exemple, que lorsqu'une maladie épidémique visite pour la première fois un pays elle ne frappe pour ainsi dire que sur les indigènes, épargnant jusqu'à un certain point les étrangers qui ont déjà fait chez eux connaissance avec cette maladie (choléra du Sénégal, 1868, du Japon, 1876-1879) ?

Au rapport du Rév. Taplin, les noirs du Sud-Australie sont très sujets à une grippe épidémique qu'ils nomment « n'roni ». Le même auteur signale une maladie cutanée à laquelle il donne le nom d'impétigo, contagieuse et qui se manifeste par une éruption pustuleuse aux environs des articulations des poignets, genoux, coudes, hanches ; dans ce dernier cas elle serait le plus grave.

Elle s'accompagne de démangeaisons douloureuses, de tuméfaction et d'excoriations. La contagiosité en serait plus grande pour les noirs que pour les métis.

Le traitement sulfureux jouit d'un plein succès dans cette affection nommée chez les Noarringou « omroulimi. »

Ils sont aussi très sujets à un impétigo qui se développe sur le corps, mais non sur le cuir chevelu, et qu'ils contractent en soignant des veaux affectés de cette maladie.

Les blessures par instruments en métal ou en pierre mettent à guérir chez eux à peu près le même temps que chez les Européens, mais les blessures faites par leurs lances de bois, par exemple, guérissent avec une surprenante rapidité. L'ophthalmie purulente ou du moins les conjonctivites graves paraissent très fréquentes chez eux ; la poussière soulevée par les vents chauds du désert, les mouches et les moustiques qui harcèlent les indigènes pendant leur sommeil et l'absence de lotions aqueuses sur le visage expliquent facilement cet état de choses. On sait que Dampier signala comme un des traits caractéristiques des premiers indigènes qu'il vit le prolapsus de la paupière supérieure.

Taplin signale, au sujet des femmes, deux particularités remarquables :

1<sup>o</sup> Celles, dit-il, qui s'adonnent aux boissons alcooliques perdent vite leur fécondité ou, si elles deviennent enceintes, leur enfant est chétif et meurt vite ;

2<sup>o</sup> Les femmes qui fument beaucoup durant leur grossesse donnent naissance à des enfants remarquablement gros (qu'il compare à de petits cochons chinois), mais cet embonpoint est de la bouffissure, un signe de mauvaise santé, et l'enfant succombe aux suites de la dentition ou du sevrage.

M. S. Gason nous donne les notions suivantes dans une brochure sur la tribu des Pieyerie, aux environs du lac Hope, à 250 lieues au nord d'Adélaïde. Les indigènes de cette tribu sont sujets une fois l'an (!) à une affection cutanée ressemblant à la gale ; d'innombrables boutons couvrent tout le corps, déterminant un prurit tel que le gratte-gorge avec la main ne le calme pas. Cette affection serait très contagieuse et proviendrait de la promiscuité dans laquelle les indigènes vivent avec les chiens atteints de roux-vieux. Ils donnent à cette affection le nom de *ouitcha*.

Une autre maladie que les indigènes n'ont qu'une fois dans leur vie porte le nom de *mirra*. Ils en sont atteints quelquefois dans l'enfance, vers l'âge de trois ans, mais le plus ordinairement vers l'âge de quatorze. Les symptômes sont de grosses tumeurs furonculeuses sur les bras, la poitrine, les cuisses ou à l'aine, variant de la grosseur d'un œuf de poule à celle d'un œuf d'ému (*casoar*). Elles durent des mois et parfois des années, amenant chez le patient une faiblesse excessive. Le traitement employé par les noirs est l'application de cendres chaudes sur ces tumeurs.

La petite vérole existait aussi dans cette tribu et était antérieure, au dire de l'auteur, à la venue des blancs. Elle porte le nom indigène de *mourra-mourra*.

Les modes de traitement dans cette tribu sont excessivement primitifs ; toutes les maladies internes, les plaies, ulcères, etc., sont traitées par des applications de cendres chaudes ou simplement de terre. En cas de piqûres l'application se fait avec des feuilles chauffées au feu et placées sur la partie piquée aussi chaudes que le patient les peut supporter ; l'effet curatif en est presque instantané.

Dans d'autres tribus le lait de femme est employé comme curatif des blessures par instrument tranchant. La succion en guise de ventouses est un moyen généralement employé comme mode de traitement d'un grand nombre de maladies internes.

Le colonel Collin parle aussi d'une maladie cutanée ressemblant à

la gale, observée chez les naturels de la côte, dont la nourriture se compose principalement de poisson ; elle porte le nom de *Djibol-Djibol* sur la côte du sud-est.

Le baubourum des tribus de Victoria serait un herpès tonsurant qui affecte non-seulement les enfants, mais encore les jeunes animaux que les noirs gardent assez fréquemment avec eux sous la hutte.

Certains récits de missionnaires et de protecteurs d'aborigènes, parmi lesquels je puis citer l'évêque *R. Salvado* et M. John Green, donnent à penser que le noir peut être atteint de nostalgie. Il devient tout à coup triste ; quelquefois il tousse, mais le plus souvent il paraît n'avoir aucune maladie ; il se blottit néanmoins près du feu et n'en bouge pas. Bien qu'il ne se plaigne pas, on sent qu'il est malade, et si on lui demande pourquoi il n'est plus gai comme jadis, il répond : « Je ne sais pas. » Il prend régulièrement ses repas, il n'a pas de fièvre et pourtant il s'amaigrit chaque jour, il s'affaiblit de plus en plus jusqu'à ce qu'il soit emporté par le marasme.

Un mode de traitement employé contre les rhumatismes semble dénoter un vestige de civilisation antérieure assez avancée, à moins qu'il ne soit dû à l'imitation de ce que l'un de ces naturels avait pu voir chez les Européens. Je veux parler du bain de vapeur.

Si l'on songe que les seules tribus où ce traitement ait été signalé sont celles qui habitent l'embouchure du Murray et les lacs qui l'avoisinent, que ces parties-là ont été fréquemment visitées par des baleiniers ou pêcheurs de phoques, on penchera avec moi vers la deuxième hypothèse.

Voici, du reste, leur méthode : au-dessus d'un monceau de pierres chauffées, comme celles qu'ils emploient pour leur cuisine souterraine, ils construisent un siège avec des branches d'arbres, ils y font asseoir le patient et l'enveloppent de peaux de bêtes ; ils jettent alors sur les pierres chaudes des herbes aquatiques mouillées dont la vapeur environne bientôt le patient ; que cette méthode de traitement soit efficace, cela ne peut faire l'ombre d'un doute.

En cas de blessures des muscles et téguments, ils pratiquent la succion jusqu'à ce que le sang s'arrête ; s'il vient peu de sang, ils agrandissent la plaie et pratiquent la succion après : le pansement, une fois la plaie détergée, est un emplâtre de cire végétale ; aux furoncles, aux tuméfactions, ils apposent des lotions avec la décoction d'acacia et des cataplasmes.

Leur poinçon d'os leur sert de bistouri pour ouvrir les abcès.

Le symptôme douleur, quelle qu'en soit la cause, est traité par des massages et des frictions avec des cendres chaudes.

Les brûlures sont pansées avec une couche de graisse fondue recouverte d'un emplâtre de poil d'opossum et d'ocre rouge mêlés ensemble.

Pour les maladies pyrétiques, quelle qu'en soit la nature, ils recourent à un seul mode de traitement : l'eau froide, en boisson, affusions, etc.

La décoction de l'écorce de l'acacia psyanantha et la poudre de celle des Casuarinées sont fréquemment employées, la première en traitement interne et externe, la seconde comme topique externe.

Je ne parlerai pas ici de quelques pratiques barbares ni des incantations et des supercheries de leurs médecins, qui ne sont pas des méthodes de traitement curatif, mais qui le plus souvent hâtent, au contraire, la terminaison funeste de la maladie.

Ce qu'on peut assurer, c'est que les indigènes, en contact avec la civilisation européenne, ont vu leur santé naturelle décliner par suite du changement de leur genre de vie, de la profusion des débits de boissons alcooliques, où ils s'intoxiquent comme à plaisir.

Au sujet des maladies vénériennes et syphilitiques, ils paraîtraient en subir des effets moins graves que les Européens. Mais aucune étude médicale, réellement sérieuse, n'a encore été faite de la pathologie des indigènes australiens, et la plupart des informations recueillies sur eux proviennent de personnes qui n'appartaient pas à la profession médicale.

Il serait certainement intéressant que cette lacune fût comblée, mais il faut pour cela étudier l'indigène dans ses campements, dans sa vie libre, en un mot avant que notre civilisation ait changé ses conditions de vie.







BIBLIOTEKA KÓRNICKA

33085

ANNA  
DE  
DÉMOGRAPHIE  
INTERNATIONALE  
RECUEIL TRIMESTRIEL

DE TRAVAUX ORIGINAUX ET DE DOCUMENTS STATISTIQUES  
AVEC BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE SPÉCIAL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

**M. le Docteur Arthur CHERVIN**

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : M. Jacques BERTILLON



PARIS  
G. MASSON, ÉDITEUR  
LIBRAIRE DE L'ACADEMIE DE MÉDECINE  
120, boulevard Saint-Germain

Les *Annales de Démographie internationale* paraissent tous les trois mois (Mars, Juin, Septembre, Décembre), par fascicules de 128 pages, et forment ainsi chaque année un beau volume grand in-8° de 512 pages.

Le prix de l'abonnement est de 30 francs par an dans toute l'étendue de l'Union postale; en dehors, le port en sus. Il se paye en souscrivant, au moyen d'un chèque ou d'un mandat-poste sur Paris. Pour les pays d'outre-mer, l'abonnement peut être payé en timbres-poste de 15 centimes, qu'on peut se procurer aux bureaux de poste des services français.